

LA BOÎTE À SUCRE

C. NOGARET

Éditions ThoT
Roman

Quarante-deux ans, originaire de Rodez, Christophe Nogaret est déjà l'auteur d'un premier roman, *Cinq jours chez Kafka*; un récit de voyage à Prague pour lequel il a obtenu le deuxième prix du conseil général de l'Aveyron en 2012. L'aventure littéraire continue avec *La boîte à sucre*, l'histoire d'une rencontre au cœur des années quarante. Un troisième roman est en cours d'écriture et de nombreux projets remplissent ses cahiers, où, sans relâche, ses partitions s'affinent et se développent. *Si la musique a 7 lettres, l'écriture a 26 notes.*

*Chaque écriture porte en elle
le sceau de la rencontre,
celle d'une seconde, ou celle d'une vie...*

Paris, mars 1940.

C'était un dimanche de mars et de pluie, à l'amorce du printemps de cette année quarante. Percevant du bruit dans les escaliers, j'ouvris ma porte. Plusieurs personnes montaient jusqu'au sixième et dernier étage de l'immeuble. Je refermais quand ils arrivèrent sur le palier. Curieux, je collai mon oreille à la porte pour entendre leur conversation. Le propriétaire vantait les avantages à louer dans le sixième arrondissement pour ce prix. Au son de leurs voix, je compris rapidement qu'il s'agissait d'un couple. Ils posèrent peu de questions et j'imagine qu'une poignée de main scella le consentement des deux parties. J'avais fait la même chose il y a quelques années. Les quatre appartements du

sixième étage n'étaient pas déclarés, le propriétaire les louait à des personnes pressées, dans le besoin, avec peu de ressources. Il n'était pas rare de voir les locataires partir au bout de deux jours ou une semaine. De mon côté, j'y avais trouvé mon compte. J'étais devenu le résident permanent de l'étage. Monsieur Martin, le propriétaire, était de mon âge, on filait vers la cinquantaine. Étant bricoleur, je m'occupais de ses logements dans tout Paris et il me logeait ici à l'œil. Tous les appartements du sixième étaient constitués de deux pièces avec fenêtre, une pour vivre et l'autre pour nos petites nuits. Les communs étaient sur le palier en pièce borgne, histoire de ne pas y traîner. Le plancher trahissait nos déplacements, et vivre ici, c'était accepter une certaine promiscuité. Le mobilier était sobre, une table et deux chaises, un vaisselier, une bonnetière, un lit et le tour était joué. C'était bien suffisant pour quelqu'un comme moi. Avec le temps, j'avais rassemblé quelques planches pour me fabriquer un semblant d'étagère où s'entassaient pêle-mêle philosophes et poètes. J'aimais également les collections du Louvre et dès que je pouvais, je récupérais tout ce qui s'y rapportait.

Laissant le couple à leur installation, j'entendis monsieur Martin descendre l'escalier. J'ouvris alors ma porte pour leur rendre une visite de courtoisie. La leur était restée ouverte et je les vis tous les deux enlacés. Ils étaient deux et unique à la fois, un corps à quatre bras où se mêlaient douceur, légèreté, comme une apparition avec ce contre-jour qui rendait hasardeuse la ligne de leurs contours. Ils respiraient la jeunesse de nos rues. Elle, c'était un oiseau sur une branche, qui regarde un soleil. Je les laissai à leur étreinte quelques secondes ne voulant pas briser cet instant de plénitude. Je me balançais d'un pied sur l'autre et ce satané plancher finit par me répondre de son écho. Les amants, alertés par ce bruit, tournèrent la tête dans ma direction. Je lus de la crainte dans le regard de la demoiselle. Lui ne me donna que du défi. Je ne m'arrêtai pas à cette impression et je leur lançai un salut des plus amicaux, du geste et de la voix :

— Henri Chaumière, votre voisin d'en face, dis-je en entrant dans la pièce, leur serrant la main à tous deux.

Il se présenta en premier, et ne me donna que leurs prénoms :

— Amaury, et Sarah, dit-il dans un souffle.

À leur accent, je sus tout de suite qu'ils n'étaient pas d'ici. C'était étrange, les gens parlaient plus de Paris qu'ils n'y venaient. L'exode de ces courageux Parisiens montrait la confiance qu'ils avaient dans les décisions de notre gouvernement et l'attente interminable de cette drôle de guerre ne lassait pas d'étonner tout un chacun et de provoquer ce genre de situation pour le moins surprenante. Peu m'importait leurs raisons d'être ici, ils y étaient et c'est tout ce qui comptait. S'ils avaient besoin de moi, ils n'avaient qu'à toquer ma porte ou glisser un mot dessous. Je proposai mes services pour monter leurs affaires, mais ils me dirent en chœur que tout ce qu'ils avaient était là. Je ne vis rien d'autre que leurs personnes et deux paletots par terre. Je ne fis aucun commentaire là-dessus et les priai de venir manger chez moi ce soir-là. Ils acceptèrent mon invitation. Je tournai les talons, les laissant vagabonder et faire le tour de leur nouveau toit.

Sur les coups de vingt heures, on frappa à ma porte, j'ouvris sur les deux tourtereaux et les priai d'entrer. Je les invitai à ma table en demandant à Amaury d'aller chercher une chaise chez eux. Une

fois installés, un bourgogne débouché et entamé, les langues commencèrent à se délier, les corps à se détendre. Depuis qu'elle était assise, elle n'avait pas prononcé plus de trois mots. Elle était toujours d'accord avec ce qu'il disait. Lui, il attendait toujours son approbation silencieuse avant de poursuivre. Malgré leur jeune âge, ils témoignaient l'un pour l'autre d'un profond respect et d'une belle complicité. Ils venaient de Bretagne et ils étaient arrivés la veille. Ils avaient passé leur première nuit à Paris, dehors, près du Louvre car c'était le premier endroit qu'elle voulait visiter. Ils l'avaient fait, même si la plupart des collections étaient déjà parties à la campagne. L'exode ne concernait pas uniquement les hommes à Paris. Les musées nationaux avaient décidé, dès la crise des Sudètes, de déménager les œuvres majeures du Louvre. C'est ce que je lui expliquais dans notre conversation, me laissant déborder par ma passion pour cet endroit. Elle me répondit par quelques hochements de tête et je lus dans ses yeux que des questions viendraient sur le sujet, mais plus tard.

Amaury était fils de docker et s'appêtait à embrasser la même carrière que les hommes de la famille, avant que la guerre n'éclate. Il était le plus

jeune des trois frères, ses deux aînés avaient été mobilisés dès le début de la guerre. L'un était dans un régiment de blindés près de Provins et le deuxième dans le 237^e d'artillerie en Alsace près de la ligne Maginot. De son côté, elle avait un frère, lui aussi mobilisé dans une division légère motorisée près de la frontière belge. Le silence s'installa entre nous quelques instants.

— Vous savez, moi je ne suis pas du genre à parler, mais si des gens vous voient tous les deux, jeunes et fringants, il est inévitable que la question va se poser. Ils voudront savoir pourquoi leur père, leur frère, leur fils sont partis alors que toi, Amaury, tu erres dans les rues de Paris sans uniforme sur tes épaules. Je ne sais pas ce que tu as fait ou ce que tu as fui et je ne te blâmerai pas pour ça. Je n'ai pas de leçon à te donner. J'ai fait celle de 14. On allait prendre le train en chantant avec toute la famille, on était tous enthousiastes et on disait qu'on allait à Berlin. Aujourd'hui, c'est plus sûrement Berlin qui va venir chez nous et je comprends qu'on puisse ne pas s'emballer à l'idée de partir à la guerre. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai vu personne chanter dans les gares et que la ville se vide petit à petit.